

Le 09 janvier 2011

Fiche préparatoire



1

BLANDINE SAVETIER

<http://www.theatre-contemporain.net/biographies/Blandine-Savetier/>

→ **Rappeler ou faire prendre conscience aux élèves que Blandine Savetier est une “habituée” de la Comédie de Béthune en montrant son parcours.**

BECKETT

On peut distinguer quatre grandes périodes dans l'œuvre de Beckett (1906 – 1989) :

1. La période de jeunesse, à l'ENS à Paris. Il lit la littérature irlandaise et découvre la littérature française à travers l'œuvre de Joyce et de Proust. Il publie des essais.
2. La période des années 30-40 au cours de laquelle il écrit ses grands romans comme *Molloy*.
3. La période des années 50 qui voit naître ses quatre œuvres fondamentales (*En attendant Godot*, 1953 – *Fin de partie*, 1957 – *La dernière bande*, 1958 et *Oh, les beaux jours* en 1961) ;
4. La période des années 60-80 et l'exploration des limites de la théâtralité notamment avec ses *Dramaticules*.

2

MADELEINE-WINNIE

Lors de la création, en France, par Roger Blin, Madeleine Renaud joue le personnage de Winnie qu'elle incarnera pendant de très nombreuses années :

« Il n'est pas simple de jouer *Oh les beaux jours* à Paris après Madeleine Renaud qui l'a joué plus de vingt ans, au point qu'on a pu dire que la pièce avait été écrite pour elle.

J'ai pensé longtemps que je ne pourrais pas y arriver. »

Propos de Denise Gence in *Théâtre aujourd'hui n°3, L'Univers scénique de Beckett*, CNDP, 1994

Les photos suivantes¹ présentent différents moments de la mise en scène de Roger Blin (1963) dans un ordre chronologique, depuis le début jusqu'à un extrait de la dernière réplique de Winnie.

→ **Commentez :**

- le costume,
- la présence des objets,
- le personnage et la scénographie,
- le lien avec la dernière réplique.

→ **Mettez en relation le texte de Jean-Louis Barrault ci-après et les photos proposées.**

¹ Photos Pic et Bertrand publiées dans *l'Avant scène du théâtre* numéro 313 du 15 juin 1964









Winnie :

Oh le beau jour que ça aura été ! Encore un. (Puis chantant doucement) :

« Heure exquisite

Qui nous grise »...

En général dans les pièces de théâtre, il y a quelque chose : une action qui arrive, passe et s'en va. Ici, dans *Oh les beaux jours* de Samuel Beckett, il y a *quelqu'un* ; une femme qui est là. Il semble même que les choses soient déjà passées ou disparues. De ce long fil de la vie, vie individuelle ou vie universelle, il semble qu'il n'en reste plus que quelques brasses : « Ça va bientôt sonner pour le sommeil. »

Une femme est là, enlisée jusqu'à la taille, au milieu d'un sol aride, une terre brûlée par le soleil. A l'instant où la représentation commence, le temps a fait son œuvre, la vie s'est écoulée. Il ne reste plus que quelques secondes.

En fait on n'a rien pu faire : « On ne peut rien faire. » On n'a pas pu dire grand-chose : « Il y a si peu qu'on puisse dire. »

La terre va bientôt craquer. Il semble qu'elle a perdu son atmosphère. Le globe ? Peut-être en reste-t-il quelques restes ? Ce pourrait être bientôt le froid éternel, la glace éternelle. Et de tout cela il y a si peu dont on puisse parler. Cette femme est là, tenue à la taille de cette façon, n'ayant plus que d'elle à

s'occuper, de quelques affaires renfermées dans son sac (toute sa vie !) et derrière elle, à peu près invisible, un homme qui fut et qui semble être encore tout ce qui reste de sa vie. Une ombre d'homme qui « attend », en se rôtissant les fesses au soleil, en détaillant à l'occasion une carte postale obscène, en rongant son mouchoir quand il ne peut plus dormir.

Un dernier couple d'êtres humains s'est un moment fourvoyé par ici « main dans la main, chacun une sacoche ; puis se sont éloignés, flous, puis plus, plus rien ». Nous sommes au terme de la Vie. Au terme de Tout.

Et pourtant cette femme oui est là, est gaie et reconnaissante. Elle remercie. Elle comprend tout. Sa nature est obstinément braquée vers l'optimisme. C'est une damnée de l'espérance : « Ça que je trouve si merveilleux ! » Tout à l'heure ce n'est plus à la taille qu'elle sera enfoncée, c'est jusqu'au cou. Ne plus pouvoir bouger que les yeux.

Sa vie passée se déroulera dans sa tête : vie récente, vie ancienne. Et la joie restera en elle malgré quelques « bouillons de mélancolie ». « Ah oui ! de grandes bontés, de grandes bontés. » Mais pourquoi s'enlise-t-elle ainsi ? La jeunesse, dit-on, est le temps des illusions. Avec l'âge nous entrons dans la réalité des choses telles qu'elles sont ; une réalité fort triste, un petit monde décoloré qui va se rétrécissant. L'enlissement progressif de cette femme est la traduction plastique, poétique et logique de ce resserrement constant. Au moment où « ça va sonner pour le sommeil », où « on devra fermer les yeux et ne plus les ouvrir » il n'y a plus que la tête qui émerge. Et néanmoins il y aura eu « abondance de bontés » : « ... Ah ! le beau jour encore que ça aura été. Après tout. Malgré tout. Jusqu'ici. »

C'est en côtoyant d'aussi près le néant et le désespoir que Beckett réussit cette espèce d'hymne à la vie, à l'amour, à la joie, à la reconnaissance, à la grâce. Peut-on dire grâce mystique ? « Oui, j'ai l'impression de plus en plus que si je n'étais pas tenue, dit *la femme*, de cette façon, je m'en irais tout simplement flotter dans l'azur... simple hasard, je présume, heureux hasard. Oh ! oui, de grandes bontés, de grandes bontés. »

Il ne faut pourtant pas oublier dans tout cela la cocasserie, l'humour et même l'humour noir...

Quand même n'oublions pas pue tout à l'heure, sur cette terre brûlée et sentant déjà la mort, une fourmi est passée, tenant la vie entre ses bras : des œufs... « comme une petite balle blanche ». On aurait dit de la vie !...

Précisons que ces courtes réflexions n'engagent que nous. Une œuvre comme *Oh les Beaux Jours* est avant tout un objet vivant créé par Samuel Beckett dans lequel il se garde bien d'enfourer tout « message ». Mais parce que cet objet est vivant, le personnage y a ses sensations, ses inquiétudes et ses espérances et le spectateur pourra y puiser les siennes, pessimistes ou optimistes.

Jean-Louis Barrault, texte publié dans la revue, *l'Avant-scène du théâtre* numéro 313 du 15 juin 1964

En compléments :

➔ Voir un extrait d'une mise en scène de Roger Blin en 1981 (Archives INA) :

<http://www.ina.fr/art-et-culture/arts-du-spectacle/video/CPF86628107/oh-les-beaux-jours.fr.html>

➔ A votre tour, cherchez d'autres images de mise en scène et comparez les scénographies proposées.

ACTE PREMIER

Etendue d'herbe brûlée s'enflant au centre en petit mamelon. Pentes douces à gauche et à droite et côté avant-scène. Derrière, une chute plus abrupte au niveau de la scène. Maximum de simplicité et de symétrie.

Lumière aveuglante.

Une toile de fond en trompe-l'œil très pompier représente la fuite et la rencontre au loin d'un ciel sans nuages et d'une plaine dénudée.

Enterrée jusqu'au-dessus de la taille dans le mamelon, au centre précis de celui-ci, Winnie. La cinquantaine, de beaux restes, blonde de préférence, grassouillette, bras et épaules nus, corsage très décolleté, poitrine plantureuse, collier de perles. Elle dort, les bras sur le mamelon, la tête sur les bras. A côté d'elle, à sa gauche, un grand sac noir, genre cabas, et à sa droite une ombrelle à manche rentrant (et rentré) dont on ne voit que la poignée en bec-de-cane.

A sa droite et derrière elle, allongé par terre, endormi, caché par le mamelon, Willie.